

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'écriture à la première personne Vanier et Beausoleil.

Pierre Nepveu

Numéro 21, printemps 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40301ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

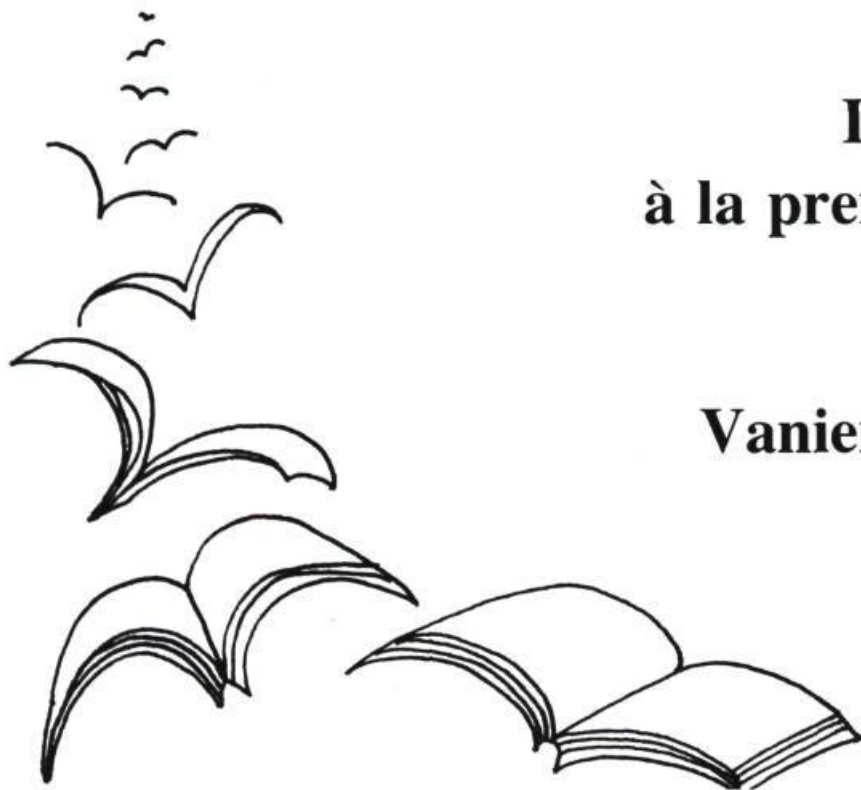
0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Nepveu, P. (1981). L'écriture à la première personne : vanier et Beausoleil.
Lettres québécoises, (21), 26–28.



L'écriture à la première personne :

Vanier et Beausoleil.

« Ce n'est pas de la poésie, c'est un show », affirme un peu naïvement le communiqué envoyé par VLB éditeur au moment de la publication des *Oeuvres poétiques complètes* de Denis Vanier (tome 1 : 1965-1979), en co-édition avec Parti pris. Vanier est déjà à sa manière, tapageuse et scandaleuse, une sorte de légende : aussi saurait-on gré aux éditeurs de bien vouloir nous laisser enfin retourner aux textes. Or, on est loin de nous faciliter la tâche : passons sur le communiqué, d'ailleurs assez mal rédigé (« Considéré comme étant un poète majeur, il est nécessaire aujourd'hui de lire Denis Vanier »), mais que dire du livre qui, sur 340 pages, nous offre près d'une centaine de pages de préfaces et postfaces ? C'est trop, et c'est agaçant, parce que le lecteur a l'impression qu'on essaie de lire Vanier à sa place et, pire encore, qu'on lui impose une image : Vanier guerrillero, iconoclaste, même si, çà et là, des réserves se font entendre sur le caractère purement négatif et destructeur de l'entreprise du poète. Et comme, par dessus le marché, on n'a pas cru bon de dater les recueils et de joindre une notice bibliographique, ce que l'on fait d'habitude pour les rétrospectives, on n'en est que confirmé dans le sentiment que le texte de Vanier n'est pas ce qui compte le plus.

Pourtant le livre est beau et la préface d'André Bourassa, elle, a le mérite de s'attarder au texte, de *Je*, paru en 1965 alors que Vanier n'avait que 15 ans, à *Odeur d'un athlète*, publié en 1978. Si on a souvent insisté sur l'étonnante précocité de Vanier et sur ses liens avec l'automatisme de Gauvreau dans *Je*, on a moins souligné le fait que ce recueil représente, au beau milieu des années soixante, le coup d'envoi d'une anti-poésie du pays, dans la mesure même où la thématique nationale affleure à certains moments dans *Je*. Parfois conventionnelle (« Nous sommes morts/ pays de

froid » — p. 54), cette écriture du pays est l'envers, le brutal retournement de la thématique de la naissance et de la fondation qui a fait les belles années de la Révolution tranquille. Certes, la destruction, le magma, sont présents chez un Chamberland. Mais chez Vanier, ils ne sont plus une façon d'assumer la réalité élémentaire, ni un mouvement qui mène à la terre natale, ils participent d'un éclatement définitif de tout territoire, d'une « soif de se répandre dans la douceur des vertiges » (p. 58). Le « je » tonitrueux, narcissique, « éclate aux quatre coins d'une évasion planétaire » (p. 53) : mais il n'éclate pas pour disparaître, il éclate pour se donner à lui-même et aux autres le spectacle de sa propre dissolution. Le « je suis » qui termine le recueil est à la mesure même de la violence centrifuge qui traverse les pages précédentes.

Dès *Je*, la poésie de Vanier s'écrit ainsi sous le signe du « trip », de l'hallucination, du fantôme, ce que *Pornographic delicatessen* (1968) ne fait qu'accentuer dans le sens d'un surréalisme débridé. C'est à mon avis, le recueil le moins réussi de Vanier, parce qu'il reste presque constamment à court de l'énorme potentiel visionnaire qu'il suggère pourtant à toutes les pages :

la vision de l'origine est à l'hôpital rouge (p. 87)
je crée des mondes d'instable lumière
la pourriture ne s'offre plus qu'à la
réaction des entrailles angéliques (p. 101)

L'extraordinaire créativité verbale de *Pornographic delicatessen* se dilapide, court-circuite ses meilleures images ; il suffit de lire les poèmes du *Vierge incendié* ou d'*Étal mixte* pour voir que même l'irrationnel le plus libre peut se



Denis Vanier

Photo : Athé

structurer. Dans son deuxième recueil, Vanier paraît encore à la recherche d'un point de vue et, plus encore, d'une langue, d'une syntaxe qui sont particulièrement défaillantes. Je ne parle pas des transgressions volontaires, mais d'une mollesse qui fait accumuler par exemple la préposition « à » (« l'obsession s'enlise *au* cri » — p. 106) et qui par là contredit le projet même de Vanier, celui d'une poésie dure, agressive, tranchante.

C'est dans *Lesbiennes d'acid* et *le Clitoris de la fée des étoiles*, parus en 1972 et 1974, que Vanier trouve son régime propre. Dans ses deux premiers recueils, on a un peu l'impression qu'il restait tenté par le désir d'écrire de beaux poèmes, lyriques, exaltés. Avec *Lesbiennes d'acid*, l'image surréaliste trouve son contrepoids dans l'hyper-réalisme, l'hallucination vaut comme dénonciation, tout le texte est traversé par une laideur obscène, corrosive. Il est de bon ton, depuis quelques années, de rejeter ces textes soit au nom d'un certain dogmatisme de gauche, soit au nom d'un moralisme plus ou moins déguisé sous des préoccupations esthétiques. C'est refuser de faire face au questionnement de ces textes, qui sont un peu à la poésie ce que *le Cassé* de Renaud a été pour le récit dans les années soixante. Il est rare, dans la littérature, que les fantasmes de violence ne soient pas d'une manière ou d'une autre sublimés, récupérés par un ordre de signification. C'est ce que les textes de Vanier évitent, l'écriture grimaçante s'appuyant ici sur l'image loufoque ou « pornographique ». Il n'est pas sûr, comme l'a déjà écrit Thérèse Dumouchel, que cette poésie soit « l'exact envers des produits du système, non sa transgression ». Car Vanier n'oppose pas seulement la laideur ou l'obscénité à la pseudo-beauté du monde de la consommation, il articule, à ses meilleurs moments, un discours apocalyptique qui radicalise à la fois le désir et le désespoir.

Indicible parmi le désir

le nécessaire nous abîme plus que les autres (p. 244).

écrit-il dans *le Clitoris de la fée des étoiles*, et il faudrait opposer à ce texte cet extrait de « la marche à l'amour » (sic) :

pour enfin m'apaiser

enfin pleurer le mal d'être ici ou ailleurs

quand le monstre est partout

appelez le prêtre soignez ma dépression

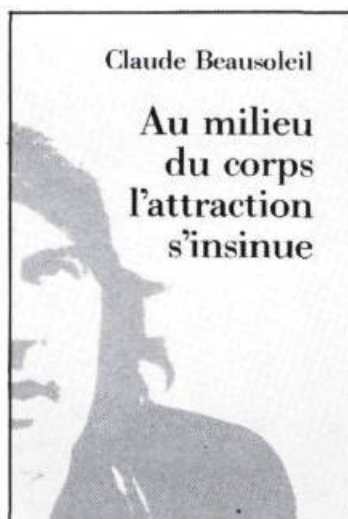
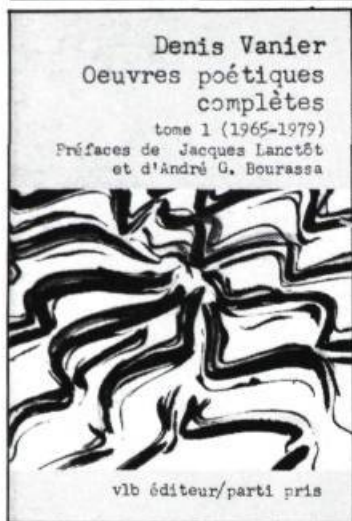
désinfectez la fille

le danger c'est que nous nous remettons à vivre (p. 217)

Non que la poésie de Vanier soit volontiers larmoyante. Mais elle n'est pas sans une faille secrète, où le « show » se déborde lui-même, où la passion de l'absolu fusionne avec le désespoir. Le « je » de Vanier est ce qui conserve à sa révolte sa crédibilité politique ; une politique du pire, soit, mais où la pourriture et la mort s'écrivent *au nom* du nécessaire, c'est-à-dire d'une illumination toujours différée, toujours frustrée, mais quand même appelée.



Claude Beausoleil



J'ai parlé, dans le numéro de l'été 1980, de l'avant-dernier recueil de Claude Beausoleil, *la Surface du paysage*. Il m'était pour cette raison difficile de parler plus tôt de son dernier livre, *Au milieu du corps l'attraction s'insinue*, pour lequel il a remporté en novembre le Prix Émile-Nelligan. J'en dirai quelques mots, même si ce recueil est paru depuis déjà longtemps, parce qu'il s'agit, me semble-t-il, du meilleur recueil de Beausoleil. Regroupant des poèmes dont l'écriture s'étend sur une période de cinq ans, *Au milieu du corps*... se divise en deux sections dont la seconde surtout, « Avalanches », nous permet pour une fois de vivre l'écriture de Beausoleil, parce que lui-même la déploie ici comme une aventure, comme « une marche au hasard » (p. 139) qui est la marche d'un sujet, parlant du corps, de la ville, de l'écriture comme de choses qui le concernent. J'ai toujours reproché à la poésie de Beausoleil de n'être trop souvent que la simple projection d'un savoir théorique, comme si l'imaginaire ne parvenait pas à faire éclater le didactisme. Or c'est une condition nécessaire de l'écriture que d'aller vers le non-su, vers des contenus imprévisibles et incontrôlables. Et voici que Beausoleil, dans des textes

comme « Particulièrement la passion », « le Corps se redresse » et « Tango », écrit cet imprévisible, qui n'est peut-être pas autre chose que le discours pleinement assumé du sujet, à tous ses niveaux et non seulement à celui de l'intellect. Il y a quelque chose d'intimiste dans les textes d'« Avalanches », une intimité moderniste certes, qui n'oublie pas ses préoccupations critiques, toujours proche de l'acte d'écrire, mais qui n'en dessine pas moins, peut-être contre les intentions de Beausoleil une présence du sujet :

sur le corps un peu tendre et violent et précis je parle de ce corps comme on situe sa joie et dans le calme recoin de l'effort je rejoins l'apparence du vêtement celui glissé sous la chaise en plein au coeur de la chambre on en reparlera tard on parle d'hypothèses qui chassent l'ennui bien sûr il y a ce visage chaviré endormi je repose la question celle de la nuit lointaine et imprécise comme le regard que je dénouais le long des itinéraires des bars et des hésitations un peu tendres (p. 140)

S'il n'est pas présent dans tout le livre, ce ton en donne pourtant le registre dominant, la clé par rapport à laquelle tous les textes s'organisent, en une polyphonie mouvante, une longue « traversée des signes » et du « réel ».

Au milieu du corps est un texte d'incertitude, de recherche, voire d'angoisse ;

. . . je m'ajuste je râle un peu après la distance du désert retrouver le froid de l'absence minéraliser jusqu'au corps jusqu'aux images qui se lèvent avec une constance angoissante . . . (p. 30)

Jamais peut-être n'a-t-on eu à ce point l'impression que Beausoleil risque de « se perdre » dans son écriture, d'en faire un enjeu existentiel. Je me demandais, à la fin de mon article sur *la Surface du paysage* : « Quand Claude Beausoleil va-t-il commencer à s'écrire ? » La réponse, je pense, est désormais fournie. □

Vanier Denis, *Oeuvres poétiques complètes*, Tome 1 : 1965-1979, VLB éditeur/Parti pris, 1980, 336 pages.
Claude Beausoleil, *Au milieu du corps l'attraction s'insinue*, Éditions du Noroît, 1980, 234 pages.

Si vous vous intéressez à la littérature québécoise et à nos écrivains, pourquoi ne pas vous abonner à

Lettres québécoises

C'est une revue qui leur est entièrement consacrée.

Aidez-nous à parler et à faire parler d'eux.

Lettres québécoises,
C.P. 1840, Succ. B, Montréal, Québec,
H3B 3L4

ABONNEMENT

Nom

Adresse

.....

à commencer avec le numéro

| | |
|--------------|---------|
| Canada | \$ 8.00 |
| USA | \$ 9.00 |
| Europe | \$12.00 |
| Institutions | \$10.00 |
| De soutien | \$15.00 |